

GAZETTE DES SALONS.

Modes, littérature, arts et théâtres.

Le Coucher du Roi.

Parmi tant de lignes écrites depuis deux mois sur ce magnifique Versailles, nous nous plaisons à reproduire celles que la *Revue de Paris* vient de publier dans un article dont l'intérêt est doublé par le rapprochement des deux époques, et surtout pour ceux qui ont visité la splendide chambre de Louis XIV.

Le soir, quand Louis XIV rentrait, il trouvait à la porte le maître de la garde-robe, entre les mains duquel il laissait son chapeau, ses gants et sa canne. que prenait aussitôt un valet de garde-robe. Pendant que le roi détachait son ceinturon par-devant, pour se débarrasser de son épée, le maître de la garde-robe le détachait par-derrière et le donnait avec l'épée au même valet, qui le portait à la toilette.

L'huissier de la chambre faisait faire place devant sa majesté, qui faisait sa prière auprès de son lit, comme le matin, sur deux coussins posés à terre devant un fauteuil; l'aumônier du jour tenait le bougeoir pendant la prière du roi, et disait à la fin d'une voix basse: *Quæsumus, omnipotens*

Deus, ut famulus tuus Ludovicus rex noster, etc.

Le roi se mettait de l'eau bénite au front et se levait. Après avoir pris le bougeoir que tenait l'aumônier, le valet de chambre recevait des mains de sa majesté la petite bourse où étaient les reliques, et reprenait sa marche devant le roi. Ce bougeoir avait deux bobèches, et par conséquent deux bougies. La reine, le dauphin, n'avaient qu'une bobèche et qu'une bougie à leur bougeoir.

L'huissier de la chambre faisait encore faire place au roi jusqu'à son fauteuil, et au moment où sa majesté y arrivait, le grand chambellan demandait au roi à qui il voulait donner le bougeoir, faveur ordinairement accordée aux princes et aux seigneurs étrangers.

Le roi, s'étant levé de son fauteuil, se déboutonnait et dégageait son cordon bleu; puis le maître de la garde-robe lui tirait la veste, le cordon bleu qui y était fixé ainsi que le juste-au-corps qui était par-dessus. Il recevait ensuite la cravate des mains du

roi, remettant tout entre les mains des officiers de la garde-robe.

Sa majesté s'asseyait dans son fauteuil, et le premier valet de chambre et le premier valet de garde-robe lui défaisaient les jarretières à boucles de diamans, l'un à droite, l'autre à gauche. Le premier valet de chambre donnait cette jarretière à un valet de chambre, et le premier valet de garde-robe à un valet de garde-robe. Les valets de chambre ôtaient, du côté droit, un soulier, un bas et la moitié du haut-de-chausse, pendant que les valets de garde-robe, placés du côté gauche, déchaussaient pareillement un pied, retiraient l'autre bas et l'autre moitié du haut-de-chausse. Les deux pages de la chambre de service ce jour-là présentaient les mules à sa majesté. Un valet de garde-robe enveloppait le haut-de-chausse du roi dans une toilette de taffetas rouge et le portait sur le fauteuil de la ruelle du lit, avec l'épée de sa majesté.

Les deux valets de chambre placés derrière le fauteuil tenaient la robe de chambre à la hauteur des épaules du roi, qui quittait sa chemise pour prendre sa chemise de nuit. C'était son frère, *Monsieur*, qui la lui présentait. Le premier valet de chambre aidait le roi à passer la manche droite; le premier valet de garde-robe lui rendait le même office pour la manche gauche.

Le roi ayant pris sa chemise de nuit, le premier valet de chambre qui avait tiré les reliques de la petite bourse les présentait au grand chambellan, qui les offrait à sa majesté, et le roi les mettait sur lui, passant en manière de baudrier le cordon qui les tenait attachées. Vêtu de sa robe de chambre, il faisait ensuite une révérence aux courtisans. Le premier valet de chambre reprenait le bougeoir au seigneur qui le tenait, et les huissiers de chambre criaient tout haut : *Allons, messieurs, passez!* Toute la cour se retirait; ceux qui prenaient le mot du guet de sa majesté le recevaient, savoir : le capitaine des gardes-du-corps, le capitaine des cent-suisse, le

colonel du régiment des gardes françaises, le colonel-général des Suisses, le grand écuyer et le premier écuyer. Là finissait le grand coucher, et le petit commençait.

Il n'était resté dans sa chambre que les personnes suivantes :

Celles qui pouvaient s'y trouver le matin sa majesté étant encore dans son lit;

Celles de la première entrée;

Les officiers de la chambre;

Le premier médecin et les chirurgiens.

Une musique, composée de quelques voix et de quelques instrumens, se faisait entendre.

La cour étant sortie, le roi s'asseyait sur un siège pliant qu'un valet de chambre avait préparé proche la balustrade du lit de sa majesté, avec un carreau dessus. Ses barbiers le peignaient et lui accommodaient les cheveux, tandis qu'un valet de chambre lui présentait un miroir et qu'un autre éclairait avec un flambeau.

Quand le roi était peigné, un valet de garde-robe apportait sur la *salve* un bonnet et deux mouchoirs de nuit unis et sans dentelle, et la présentait au grand-maitre. Celui-ci l'offrait au roi.

La serviette avec laquelle il s'essuyait les mains et le visage lui était donnée par un prince du sang. Cette serviette, mouillée seulement par un bout, était glissée entre deux assiettes de vermeil. Il la rendait à l'officier de la chambre.

Le roi disait à quelle heure il voulait se lever le lendemain et l'habit qu'il désirait. Ceci fait, l'huissier priait toutes les personnes qui étaient au petit coucher de sortir, et il sortait lui-même.

Après cela, le roi entrait dans son cabinet et s'amusait un moment à flatter ses chiens. Pendant ce temps, les garçons de la chambre faisaient au pied du lit du roi le lit du premier valet de chambre, et préparaient la collation.

Quelques minutes après, le roi se couchait. Les garçons allumaient dans un coin de la chambre une bougie et le *mortier*. Ils se retiraient, et le premier valet de cham-

bretirait les rideaux du lit du roiet fermait les portes en dedans et au verrou. Il éteignait le bougeoir et se couchait.

LA CHASSE.

Voilà de loin le cor qui s'essaie et appelle les chasseurs pour l'ouverture prochaine. On commande ses habits de chasse on renouvelle ou on prépare ses armes, La chasse n'est pas seulement une passion, c'est un plaisir. Le vrai chasseur, dit-on, est celui qui sait trouver du charme à une journée de course au milieu des marais ou des bruyères, à l'ardeur du soleil ou à la fraîcheur de la nuit. Le vrai chasseur classique n'est pas mon type. Son costume n'est pas mon modèle, et la science ne peut être pour moi un renseignement. Je veux vous parler de chasseur fashionable, de celui qui court la plaine en souliers et en gants blancs.

Le chasseur classique vient, avant tout, un costume commode et solide.

L'un s'habille pour chasser, l'autre chasse pour s'habiller.

Tout le monde sait que pour le vrai chasseur, intrépide et infatigable, rien n'est plus convenable qu'une blouse en toile bleue, telle qu'en portent les rouliers; une chaussure large et forte; souliers à épaisses semelles et guêtres de cuir, un pantalon de velours et une casquette à visière; maintenant, quel est son luxe? c'est la perfection de ses armes. Si vous lui contestiez cette supériorité sur tous les autres, il serait dans le cas de vous coucher en joue. Il aime tant son fusil, qu'il lui laisse de grand cœur une partie de la gloire. S'il a tué à lui seul plus de pièce que tous les autres ensemble, c'est à sa bonne arme qu'il le doit. Son fusil! Eh! que serait-il sans son fusil Robert?

Ainsi, qu'il arrive au rendez-vous de chasse, couvert de boue et déchiré par les ronces, que son costume ressemble à celui d'un paysan, il ne s'en aperçoit même pas.

On a eu, pour les costumes de fantaisie, l'idée de vestes en velours qui n'embarassent point la marche et dégagent la taille avec assez de grâce. On peut les maintenir par une ceinture de cuir ou de poil contenant le petit arsenal de guerre. Les redingotes courtes varient de forme, selon le goût de chacun. Les pantalons de velours ou de coutil doivent être assez aisés pour ne point gêner la manche; lorsque le soulier est délicat, le bas du pantalon peut former guêtre sans serrer la jambe. Cette façon ne manque pas d'élégance. On aura sans doute pour l'époque de l'ouverture quelques fantaisies nouvelles dont il y aura à rendre compte. Les coiffures jusqu'à présent sont toujours à peu près les mêmes; on parle d'un grand chapeau de feutre gris à la Cromwell qui doit préserver du soleil et de la pluie.

Je n'effleurerai pas aujourd'hui la description des costumes de chasse à courre. Il faut attendre le grand jour pour savoir si l'on s'en tiendra aux modes anglaises. Il est question de remplacer le drap écarlate par le velours cramoisi; ce serait d'une richesse parfaitement recherchée.

Les couteaux de chasse doivent être massifs; il leur est permis d'être lourds. Les pommeaux à tête de bronze, ceux en bronze doré sont également sculptés. A côté de cette lourde défense, viennent les petites bayonnettes de chasse, délicates petites lames, enfermées dans leurs gaines de velours et surmontées d'une poignée d'ivoire ou d'or. J'ai vu chez Duchemin de belles curiosités en ce genre: des groupes finement ciselés, et des modèles de la renaissance, d'une grande perfection comme dessin et comme exécution. Duchemin ne s'est pas seulement attaché à atteindre à la supériorité comme sellier, il s'est occupé de tous ces petits détails d'élégance indispensables à Paris, indispensables à la campagne. Ses fouets à énormes têtes d'animaux, ses cravaches à pommes d'argent ou de platine ciselées, sont de vrais bijoux pour lesquels un

homme doit avoir autant de coquetterie qu'une femme en peut avoir pour son écriin.

Modes de Paris.

Si le pastoral n'est plus à la mode, on n'en veut pas moins imiter aujourd'hui certaines modes des jolies bergères de Watteau. Ainsi voyons-nous partir pour la campagne force chapeaux de paille dont la forme n'étant point coupée reste grande, évasée, ayant les rubans passés sous la passe, afin de ne pas appliquer la paille trop près des joues. Sur ces chapeaux des fleurs de chèvre-feuilles, de fraisiers, d'abricotiers, ou des bouquets de fleurs des champs, puis souvent les rubans flottans sur le cou au lieu d'être noués sous le menton; et que l'on dise qu'il n'y a pas dans cette composition toute une idylle, un chapitre à la Deshoulières, une page de poésie sur les *heureux moutons qui paissent dans la pâture*.

Persiflage à part, ces grands chapeaux de paille sont délicieux pour la campagne, ils valent tout un parasol et même une pèlerine, car ils s'étendent sur le cou de manière à le préserver de toute atteinte du soleil. La paille d'Italie est la seule convenable à cette coupe, ou, pour mieux dire, à ce manque de coupe; les pailles cousues n'en sont pas moins toujours très-adoptées pour premier négligé, ils sont même quelquefois d'une certaine élégance, grâce à la manière charmante de placer les fleurs très-bas sur la passe et sur le côté, et retombant avec un naturel tout gracieux.

Les capotes à coulisses n'en continuent pas moins leur règne de succès; on en voit considérablement en mousseline brodée, en tulle, en organdi. Dans ce dernier genre nous en avons vu une d'une fraîcheur exquise, et qui sortait de chez M^{me} Vaulout, dont les modes sont toujours si gracieuses; cette capote avait les nœuds, les brides, tous les ornemens enfin composés de bandes d'organdi, bordées d'une petite

broderie et d'une étroite dentelle qui tenait lieu de ruban; tout était doublé en gaze rose, ce qui produisait une transparence douce et légère qui se reflétait coquettement sur la figure. Nous devons ajouter que, pour compléter le charme de cette coiffure, elle accompagnait une toilette composée d'une redingote en mousseline unie, entourée d'un seul ourlet de la largeur du ruban rose qui était passé dedans. Cette redingote s'ouvrait sur un jupon de dessous également en mousseline avec volant pareil, orné au bord et à la tête d'un ourlet dans lequel était également passé un ruban rose; les manches larges froncées au bas de l'épaule par un ruban noué au-dessus; un col formant châle descendait en pointe jusqu'à la ceinture; autour du cou il était garni d'une petite dentelle froncée; ajoutez à cela des gants roses, une petite ombrelle en mousseline brodée, doublée en rose, des bottines en gros de Naples écru, une jolie tournure, une jolie femme enfin, et vous avez l'idée de la plus ravissante des toilettes.

Les manches complètement étroites n'existent vraiment déjà plus. Leur modification les ramène insensiblement, non pas aux manches très-larges et pendantes, mais à celles dont l'ampleur prenant de la fin de l'épaule jusqu'au poignet, offre juste la dimension qui donne de la grâce au corsage. M^{me} Camille, qui sait toujours atteindre le vrai bon goût, a introduit les plus charmantes variations dans la coupe ou les ornemens de ces manches. Celles un peu plus larges, et que l'on appelle à la *duchesse*, ont une distinction qui les fait adopter par les femmes qui préfèrent le *comme il faut* avant tout. Les bouillons et les garnitures qui garnissent l'avant-bras n'ont toutefois rien perdu de leur faveur sur les manches qui se terminent en amadis. En mousseline claire, on a fait des manches à la tyrolienne, c'est-à-dire que, très-larges du haut, elles sont retenues par deux bracelets qui les font retomber depuis le bas de l'épaule jusque sur le coude en deux



N^o 117

La Gazette des Salons

Coiffes de Longchaups

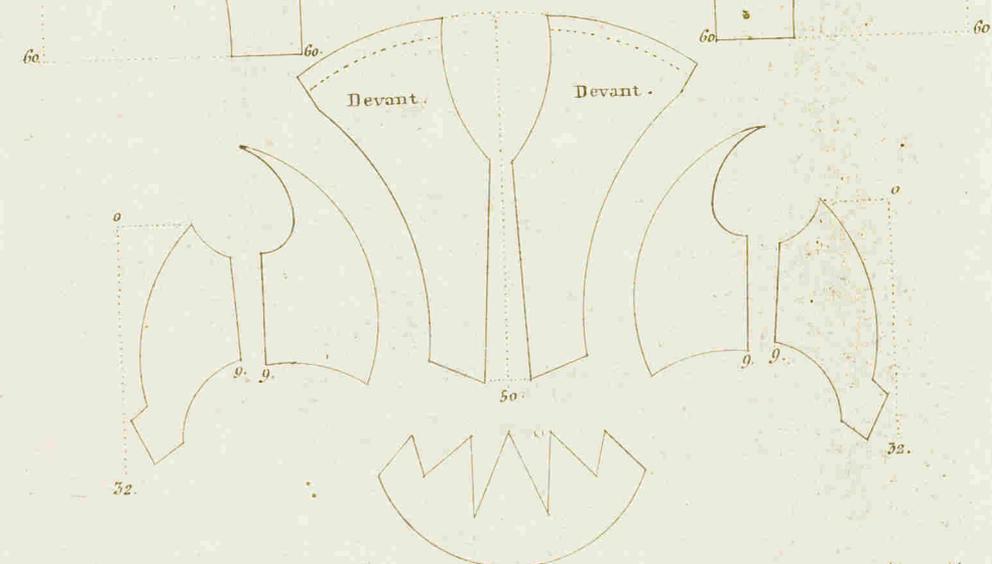
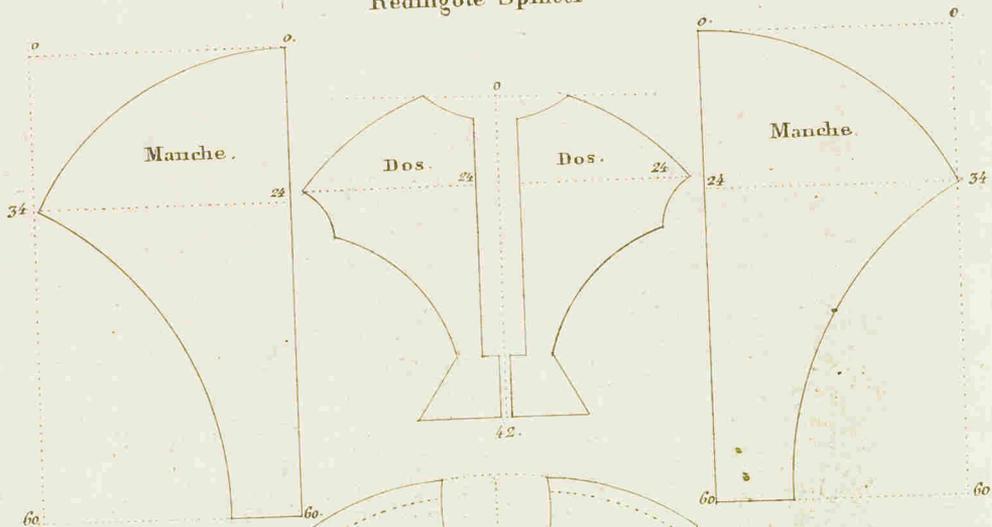
Robespencer de M^{me} Bridel, rue Montmartre, 51 — Chapeau de Maurice-Beauvais.

Costume d'homme de M^{rs} Rouzet f^{rs} de la Bourse, 12 — Chapeau de Magnier, Pl. de la Bourse.

On s'abonne Rue de la Jussienne, N^o 11.

et à LONDRES au Bas du Panorama de Londres, 25, Welbeck street Cavendish Square.

Rédingote Spincer



larges bouillons flottant à peu près comme les manches à *la paysanne*. Dans l'intérieur du bras elles sont pincées de manière à ne pas descendre plus bas que la saignée; le reste de la manche est tendu, boutonné ou arrêté tout le long par de petits nœuds.

Les robes de mousseline ou jaconas à dessins les plus à la mode ont beaucoup de blanc dans leur fond. Les bouquets sont éloignés, légers, et font de ces toilettes presque des toilettes blanches. Pour le matin, on emploie beaucoup de ces mousselines blanches n'ayant qu'une toute petite ligne brochée en lilas, rose ou vert; d'autres forment carreaux, mais toujours très-clairs.

Les manches courtes.

Nous retrouvons les manches courtes à diverses époques; elles laissaient à découvert le bras de Cléopâtre, le plus beau bras du monde; et si la mode s'en perdit dans le moyen-âge, elle reprit sous Louis XIII et sous Louis XIV avec plus de faveur que jamais. On voit comment se faisaient peindre toutes les beautés d'alors; leurs bras étaient entièrement nus.

En 1800, ce fut encore un caprice qui devait tout naturellement suivre celui des modes grecques; puis on les abandonna, et quand elles reparurent, vers 1820, elles firent jeter un cri général. Cependant les manches courtes ont infiniment de grâce et d'élégance; les femmes qui peuvent les porter avec avantage y trouvent beaucoup de coquetterie; mais toutes ne peuvent pas se les permettre. La clameur a repoussé les manches plates, et sous le tissu tendu on ne fait encore que deviner les contours du bras; mais avec la manche courte, avec la mitaine transparente, ou le petit gantelet, le bras n'est pas même voilé.

Combien de bras rouges, de bras maigres, de bras noirs, cette mode va mettre au jour, auxquels une existence ignorée

eût été préférable! Combien de santés délicates elle va fatiguer! car savez-vous bien pourquoi je vous parle aujourd'hui des manches courtes? c'est que l'autre jour elles n'ont pas craint de se montrer aux Tuileries. Il est vrai qu'elles laissaient paraître un bras ravissant, un bras modelé, au bas duquel s'abattait en plis confus un gant long en peau de Suède. Mais les manches courtes aux Tuileries! en plein jour! Il fallut qu'elles fussent bien sûres de leur fait pour oser ainsi se risquer et attirer tous les regards. Si elles n'étaient pas appuyées d'une autorité incontestable, elles étaient d'un goût bien douteux.

Quelques toilettes.

Nous allons jeter un coup d'œil rapide sur quelques toilettes que nous avons entrevues à la dernière représentation de *la Juive* à l'Opéra. Le nouveau et intéressant début de Duprez avait attiré une grande affluence et le coup d'œil des femmes parées, vues de la salle, était ravissant.

Au milieu d'elles brillaient M^{lle} de Ste-A., robe de mousseline blanche, les manches très garnies; de jolis rubans en ceintures longues serraient leurs tailles gracieuses. L'ainée avait un mantelet en poulte de soie rose, garni d'un seul côté de frange rose, et le haut du mantelet froncé, pour mieux dessiner le contour du cou. Toutes deux portaient des chapeaux de paille de riz avec des fleurs dessus et dessous; leurs beaux cheveux noirs en bandeaux bouffans, étaient retenus par des épingles d'or.

Elles étaient avec leur mère, qui, bien que jeune et belle, avait une mise fort simple. Son orgueil de mère était assez satisfait pour qu'elle n'ambitionnât pas d'autres triomphes.

M^{me} de S... avait un chapeau de paille de riz avec des plumes blanches, des fleurs dessous; une robe d'étoffe grise avec une raie satinée, un mantelet noir, et dessous

un magnifique fichu garni de dentelle.

Ce qui domine dans la foule élégante, ce sont les chapeaux de paille d'Italie avec des plumes plates. Les plumes rondes sont exilées, dédaignées, méprisées; il faut le dire aussi qu'elles se sont mises à courir les rues avec une hardiesse qui a singulièrement nui à leur réputation.

On voit quelques mantelets roses garnis de franges roses; M^{me} P... en avait un fort joli; on ne peut se décider à quitter les mantelets qui vont si bien à toutes les tournures; on tâche seulement de les rendre distingués par l'originalité des garnitures et la bizarrerie des couleurs.

Nous avons encore remarqué à cette soirée une robe de mousseline de l'Inde à deux volans festonnés, manches courtes à trois garnitures, corsage dégagé, les cheveux noirs en bandeaux, retenus par un cercle d'or étroit et uni et sur la natte un petit bonnet attaché avec une rose, deux longues barbes de dentelle de chaque côté. La dame ainsi parée tenait à la main un magnifique éventail qui eût fait envie, dans son temps, à M^{me} de Pompadour.

LES FLEURS EN PAPIER.

Jamais les femmes n'ont eu un si charmant passe-temps que celui de ce moment. Si ce n'est quand elles faisaient des fleurs en chenille, parce que le but étant le même, l'occupation était semblable; elles s'entouraient, comme aujourd'hui, de fleurs effeuillées auxquelles, en peu d'instans, elles donnaient la forme de la nature. Nous n'avons plus les fleurs en chenille, mais nous avons celles en papier.

Elles répondent à une foule d'exigences, elles ont mille emplois. Jamais on n'a eu une plus heureuse idée qu'en créant cette innovation, mêlée à toutes nos recherches, et que nous retrouvons dans la toilette des femmes, aussi bien que dans la décoration de nos appartemens. Peut-être, en disant cela, fais-je la critique de

ce que je veux louer. Peut-être donné-je une triste idée de l'art nouveau que je veux vanter, en assimilant ainsi les dessus de portes à une couronne de bal. C'est qu'il peut y avoir bien loin des unes aux autres; c'est que si vous tenez à la lettre, vous ferez une fleur uniforme, à peu près naturelle, c'est-à-dire imitant la fleur artificielle. Mais si vous y mettez du soin, si vous apportez à ce travail la pensée du peintre, si vous le perfectionnez par quelques petits détails ignorés, vous obtenez une imitation parfaite, plus exacte que la plupart des fleurs en batiste.

Le papier a sur l'étoffe l'avantage immense d'être uni comme les plantes naturelles; l'étoffe ne peut cacher ses fils et conserve malgré tout une certaine sécheresse que n'a pas le papier. Cette supériorité pourrait tout au plus être contestée pour les fleurs excessivement fines et faites avec un grand talent, comme ces exceptions, qui ont placé Batton au rang de premier *fleuriste-naturaliste* qui ait compris la nature. Mais communément, connaissons-nous rien de si pitoyable que les fleurs portées au bal et à la ville? Connaissons-nous rien de plus imparfait que nos garnitures de vases? Connaissons-nous rien de plus monstrueux que la parure des autels de nos églises?

Déjà, l'année dernière, cette fantaisie était devenue une occupation à la mode; déjà quelques femmes ont porté cet été sous leurs chapeaux une grenade ou un bleuet de leurs œuvres; quelques-unes même ont entrepris des bordures entières de robes: ce sera de grands ouvrages dont il y aura plaisir à citer les auteurs.

Les jardinières se retrouvent partout; les résédas et les jasmins odorans ont bien aussi leur mérite, et il serait naturel de supposer que si l'on a chez soi une jardinière, c'est par goût pour les fleurs; mais tout le monde ne les supporte pas. Vous rappelez-vous comment, il y a quelques années, les femmes délicates faisaient remplir leurs jardinières de rosiers et de ja-

cyntes d'un si grand prix, que pour les conserver long-temps, elles les voilaient d'une gaze, afin d'intercepter la poussière? Puis on finissait par perdre pour son parler le respect qu'il avait obtenu; on ôtait le voile, et un mois de fumée ou de soleil flétrissait l'arbuste immortel.

Faisons donc des fleurs de papier; ordinaires, communes peut-être pour les pièces d'entrée, pour remplir les grands potiches du Japon et les jardinières simples; des hortensias, des dahlias, des pivoines jetteront beaucoup d'éclat dans un salon demi-clos, que l'on traverse avant le salon d'habitation.

Puis l'étude sera réservée pour les vases choisis, pour les jardinières de laque, pour les caisses de palissandre. Là, les althéas au cœur varié, les grenades, les coquelicots de jardin panachés, les dahlias nuancés, les roses trémières, les œillets découpés, les tulipes aux vives couleurs.

Enfin, les secrets de l'art sont laissés à la parure. Les roses nymphes, les roses pompons, les pois de senteur forment de délicieuses coiffures.

Je ne comprends pas que toutes les femmes n'acceptent pas cette distraction si charmante. Dans le temps où l'on faisait de la poésie mythologique, on disait que les fleurs naissaient sous les doigts entr'ouverts de l'Aurore... Certes, voilà une image riante; je ne me permettrai ni de la copier, ni de la reproduire; cependant, je trouve qu'elle rend parfaitement mon idée, et l'on ferait un galant madrigal sur cette puissance que la femme devrait envier à la plus gracieuse des déesses.

BEAUX-ARTS.

Exposition d'Anvers.

Qui l'aurait pu prévoir, il y a un an, lorsque l'école d'Anvers brillait d'un si grand éclat au salon de Bruxelles, qu'elle

éclipsait toutes les autres écoles; qui l'aurait dit, que l'année suivante elle n'aurait à offrir aux étrangers venus de loin, que des toiles et des noms médiocres, qu'elle se retirerait de la lice et refuserait de faire les honneurs de chez elle aux peintres invités à ce concours? Wappers achève deux chefs-d'œuvre en silence, à son aise, comme si l'heure de l'exposition n'avait pas sonné: il faut visiter son atelier pour les admirer sur le chevalet; De Keyser voyage hors de son pays; De Brakeleer rapporte sa grande toile du siège d'Anvers, lorsque la grande bataille de De Keyser n'est plus là pour la faire pâlir, et sous prétexte qu'il l'a renforcée d'un peu de vermillon; mais, en même temps, il expose un charmant tableau de genre, comme pour prouver aussi que son talent n'aurait pas dû sortir de cette dimension. Le nom de Van Rooy ne figure pas sur le catalogue, et ceux qui remporteront la palme à défaut de concurrens illustres, ont pris à tâche de descendre au-dessous même de leur exposition de Bruxelles. Les étrangers sont donc restés maîtres du terrain. Koeke, Schelfout, Gudin, Lepoitevin, attirent seuls les regards et l'admiration, que nos peintres anversoises n'eussent pas réclamés en vain s'ils l'avaient voulu.

Cependant, on assure que des deux tableaux de M. Wappers, l'un n'attend que l'ordre d'un auguste personnage pour figurer au salon comme sa propriété, et que l'autre y sera porté après son achèvement; on affirme que M. De Keyser est seulement en retard et que M. Van Rooy vient de terminer un tableau remarquable. Nous en aurions une véritable joie, moins encore pour les beaux ouvrages que nous y gagnerions, qu'à cause des bruits que leur présence va faire cesser.

Nous considérons donc les tableaux de M. Wappers comme acquis à l'exposition, et c'est par eux que nous commencerons notre examen.

La *Tentation de saint Antoine* est traitée par M. Wappers d'une manière neuve

et toute mondaine. Il a fait une véritable *tentation* ; il a placé près de saint Antoine deux sylphides couronnées de roses, dont l'une est gracieusement accroupie, tandis que l'autre essaie une pose d'opéra. Il est vrai que les tableaux de Téniers, les images de Callot et autres qui portent à tort le nom de *tentation*, représentent un sujet tout différent ; rien n'est moins fait pour tenter un saint que des monstres hideux, des vieilles sorcières et des scènes infernales, et ces prétendues tentations de saint Antoine ne sont autre chose que la traduction de ce passage de l'écriture : *Etiamsi omnes adversus me contenderent non timebit cor meum* (1).

On conçoit tout le parti que le talent de M. Wappers a dû tirer d'un contraste aussi marqué ; la pose et la figure du saint respirent la ferveur, le recueillement, la paix de l'âme et l'élévation au-dessus des choses de la terre, tandis que les deux sylphides invitent au plaisir et à la volupté. M. Wappers a réservé pour ces deux femmes toute la magie de son coloris et toute la fraîcheur de son pinceau. Nous ne parlons pas du défaut que quelques-uns lui reprochent, d'un bras trop allongé, puisque M. Wappers l'a peint avec connaissance de cause, et qu'il croit avoir fait même un sacrifice de quelques lignes à ceux qui jugent avec les yeux de la foule et hors des règles de l'art.

Le *Louis XI*, quoiqu'il ne soit pas entièrement achevé, laisse voir une œuvre admirable, qui ne le cédera en rien à ce que M. Wappers a fait de plus beau. Le vieux roi, l'œil morne et le corps affaissé, a fait venir deux villageoises des environs de Plessis, pour danser devant lui et pour lui communiquer un peu de cette gaieté dont elles sont si riches. Mais la danse est là, et le malade ne sourit point ; il y cherche vainement un remède, une distraction à ses soucis rongeurs ; il regarde sans

(1) Quand même tous les démons de l'enfer seraient déchainés contre moi, mon cœur ne se laisserait point aller à la crainte.

voir, ou plutôt il ne cherche point à voir et les chagrins seuls, les ennuis du pouvoir sont devant ses yeux. Louis XI occupe le milieu du tableau. M. Wappers a placé sur la droite les deux jeunes filles qui dansent, dont le mouvement et la couleur attirent d'abord toute l'attention, pour ne la laisser se porter que successivement sur le roi, enfoncé dans son fauteuil, et sur ses courtisans, placés derrière lui, ses familiers, ses gardes, qui tous reflètent la sombre tristesse du maître. C'est à notre avis un prodige d'art et de conception. Si le tableau était achevé, nous nous permettrions de faire remarquer, pour toute critique, que les deux jeunes filles ne sont pas assez villageoises, mais qu'elle sont plutôt danseuses de théâtre et Bohémiennes. M. Wappers ne manquera pas de s'en apercevoir, et se rapprochera sans doute de la vérité historique et de la couleur locale si bien rendue par la chanson de Bé ranger :

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes, etc.

SPA.

Sont arrivés depuis le 6 août :

M^{me} la comtesse, M. le vicomte Alfred Villain XIII et sa famille ; M^{lle} Herminie de Jonghe ; M^{me} de Gillis, née comtesse de Roose ; M^r le comte et M^{me} la comtesse de Martini ; M^r et M^{me} de Roubens de Corbeville ; M^r et M^{me} de Bonneert ; M^{me} de Macar ; M^r le baron et M^{me} la baronne Bouders M^r le comte Ferdinand de Hamal ; M^r A. J. Rademaker, consul Gal de Prusse ; M^r Borel, consul de la confédération Suisse ; M^{lle} Van Volder, MM. G. W. Tobin, W. Dozé, Maskens, P. Théobald, Gérard, Jean Baldauf, Van Straelen, de Bruxelles.

M^{me} de Bonnaert, née baronne de Ville, M^{me} Ruyant de Cambonne, M^{le} Dakes, M. de Lossy, de *Tournay* ; M. et M^{lle} de Catters, de *Gand* ; M. G. Cattoir, d'*Anvers* ; M. et M^{me} De Potesta, de Waleffe, MM^{mes} Bellefroid de Villenfagne, Cortès, de Warnotte, Lamarche, Terwagne ; MM. de Schiervelt, de Grandry, Ernst, Pieltain, de la Pleignière, De Wans, De Jardin, Major Juillet, Fassin-Billot, Pirlot-Simonis, de *Liège* ; E. Biolley, A. Simonis et famille, Lys, Dubois, De Gérardon. P. Grosil., De Molinari, H. Lammer, de *Verriers* ; Félix Joly, de *Hulst* ; Ernst, de *Herpe* ; Sauvage Cornet, de *Francomont*.

Le 7 août, LL. MM. le Roi et la reine des Belges et leur suite.